

E-Working Papers em Ecologia Humana

**L'écologie humaine : Petite
histoire d'une révolution
paradigmatique**

Lionel Dupuy

Nº5 /2014

Programa de Mestrado e Doutoramento em Ecologia Humana

E-Working Papers em Ecologia Humana

Editado pelo Grupo de Ecologia Humana
Faculdade de Ciências Sociais e Humanas

Coordenador: Iva Pires

Editores: Helena Farral e Ana Cristina Carvalho

ISSN 1647-1865



L'écologie humaine : Petite histoire d'une révolution paradigmatique

Lionel Dupuy¹

lionel.dupuy@univ-pau.fr

Abstract

Depuis quelques années, de plus en plus nombreux sont les articles et ouvrages qui parlent de près ou de loin d'écologie humaine. La thématique semble en effet porteuse et ouvrir le débat sur la nécessité de faire évoluer une « écologie » qui semblerait finalement oublier l'homme. Cette écologie, à laquelle on y adjoint désormais le qualificatif d'« humaine », interroge directement le lecteur surpris de découvrir ainsi une nouvelle déclinaison inattendue. L'homme aurait-il finalement été oublié de l'écologie telle qu'on nous la présente et telle qu'on la pratique actuellement ?

L'histoire de l'écologie, et plus particulièrement de l'écologie humaine (bien plus ancienne qu'on ne pourrait l'imaginer), mérite d'être rappelée et soulignée. J'aimerais ainsi présenter dans ce texte informel quelques grands traits d'une approche qui tend à se généraliser. L'écologie humaine est un état d'esprit, et non une nouvelle discipline. Et cela, pour une raison fondamentale : son approche se veut transdisciplinaire.

Resumo

Nos últimos anos são cada vez mais frequentes os artigos e livros que falam de alguma forma sobre ecologia humana. O tema abre o debate sobre a necessidade de desenvolver uma "ecologia", que parecia esquecer o homem. Esta ecologia, que acrescenta o qualificador "humano", e surpreende o leitor sobre uma inesperada abordagem. O homem teria sido esquecido na ecologia como ela nos é apresentada e como se pratica actualmente?

A história da ecologia, em particular da Ecologia Humana (muito mais antiga do que se imagina), merece ser lembrado e enfatizado. Gostaria, assim, de apresentar neste texto informal algumas das principais características de uma abordagem que tende a generalizar-se. A ecologia humana é um estado de espírito, não de uma nova disciplina. E isto por uma razão fundamental: sua abordagem é interdisciplinar.

¹ *Docteur en Géographie*, Chercheur au Laboratoire « SET » *Société, Environnement, Territoire*
Université de Pau et des Pays de l'Adour

L'homme *et* la terre : L'homme *est* la terre

Lorsque j'étais enfant, le soir, avant 20h, passait un dessin animé que je n'ai jamais oublié : « *Il était une fois l'homme* » (décliné par la suite en « *Il était une fois la vie* », « *Il était une fois l'espace* »). Le générique de ce petit dessin animé, lorsqu'on le regarde attentivement, est riche d'enseignements sur l'avenir que l'on suppose de notre espèce et de notre planète :

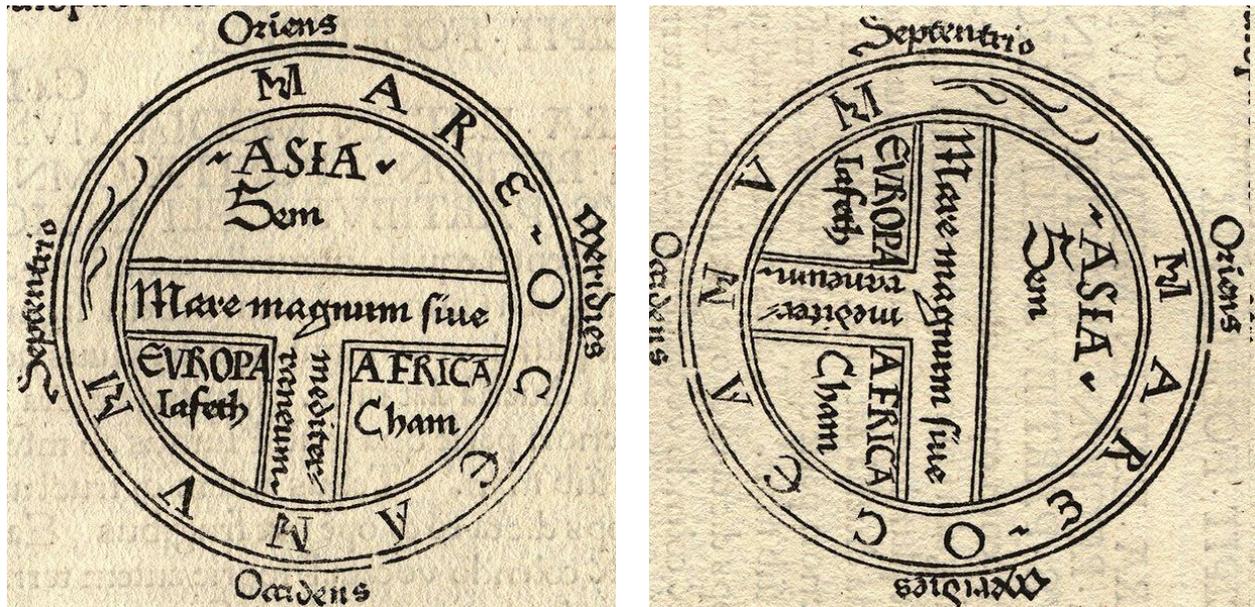
<http://web.univ-pau.fr/RECHERCHE/CIEH/documents/Homme.avi>

Des premières traces de vie animale à l'explosion de la planète, le générique retrace en moins de 1 minute 30 secondes l'histoire d'un rendez-vous manqué entre l'homme et la terre. Le constat est sans appel : si l'on poursuit à l'identique et à l'infini le modèle de développement qui prévaut actuellement (depuis les révolutions industrielles des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles), l'homme et la terre courent à leur perte. Or, le problème majeur vient de ce que depuis plusieurs siècles, nous avons trop tendance à séparer l'un de l'autre, l'homme et la terre. Pourtant, il ne s'agit pas de l'homme *et* la terre, mais de rappeler comment l'homme *est* la terre.

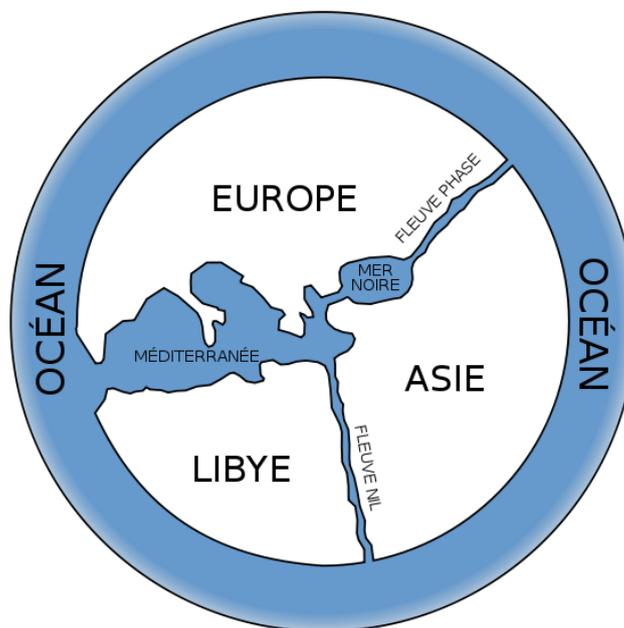
Si nous parlons ainsi aujourd'hui d'écologie *humaine*, c'est justement afin de rappeler ce lien indissociable entre l'homme *et* la terre. Nous assistons ainsi aujourd'hui à une véritable révolution paradigmatique qui mérite d'être soulignée au travers d'une petite histoire qui va nous faire remonter le temps, de l'Antiquité jusqu'à nos jours.

L'homme *est* la terre : du géocentrisme à l'héliocentrisme

L'histoire de l'homme sur terre est aussi l'histoire de l'homme dans la terre, et la terre dans l'espace. C'est ainsi que les premières conceptions géographiques, représentations cartographiques, font de la terre un disque plat, qui flotte dans l'espace, et à l'intérieur duquel sont disposés les continents et les océans dans une articulation que l'on qualifie de « T en O ». Ces cartes « T dans O » font apparaître alors les 3 continents connus à l'époque (Europe, Asie, Afrique), séparés par des mers, océans et autres fleuves mythiques.



Le modèle de carte « T en O » que nous reproduisons ici est le plus ancien exemple imprimé de ce type de carte. Il s'agit de la première page du chapitre XIV des *Etymologiae isidoriennes* (Guntherus Ziner, 1472). La représentation ainsi proposée renvoie, *a priori*, au modèle suivant :



Le monde s'organise ici autour de 3 continents, disposés en trèfle et séparés par des océans et mers mythiques. Cette disposition tripartite rappelle évidemment la trinité, trois ensembles qui forment l'unique et même partie. Un océan inconnu se développe en périphérie, assurant la stabilité de l'édifice, véritable liquide amniotique dans lequel évolue le fœtus

« Terre ». L'homme *est* la terre et la mer est aussi la mère. La Mer Méditerranée, le Nil et le Phase (fleuve mythique) constituent autant de cordons ombilicaux qui assurent aussi une relation directe entre le centre et la périphérie. Le cœur du monde est ainsi l'espace méditerranéen, un espace qui va se dilater progressivement à la faveur de nouvelles découvertes.

Dans une version plus récente, il est possible de distinguer les zones alors connues par les savants de l'époque (carte inspirée de la cosmographie de Macrobe (399-422) ; elle date de 1560) :

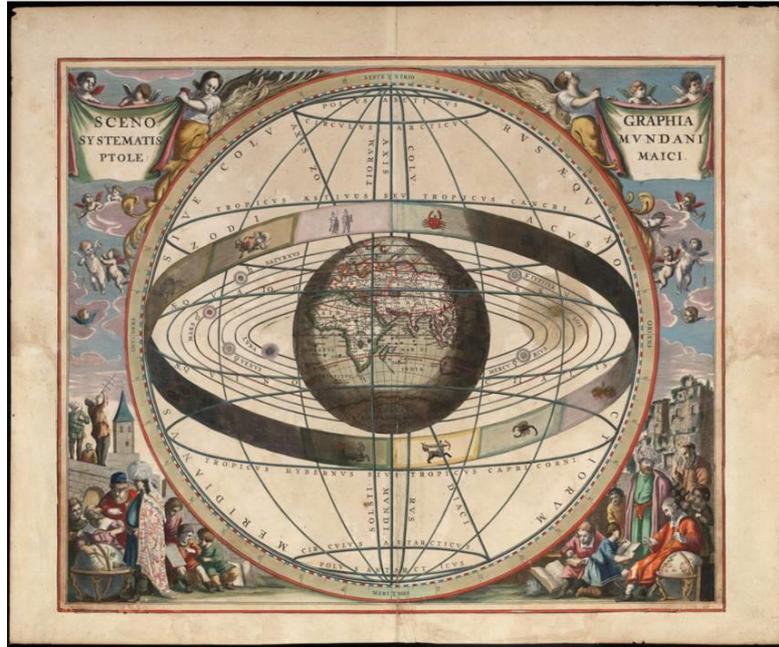
- la zone froide du nord, inhabitable : *Frigida septentrionalis inhabitabilis*,
- la zone tempérée et habitée, qualifiée d'Europe : *Temperata habitabilis*,
- la zone torride inconnue et inhabitable : *Perusta inhabitabilis*,
- une autre zone tempérée, antipode de la première, mais inconnue : *Temperata habitabilis antipodum nobis incognita*,
- une zone froide australe inhabitable : *Frigida australis inhabitabilis*.



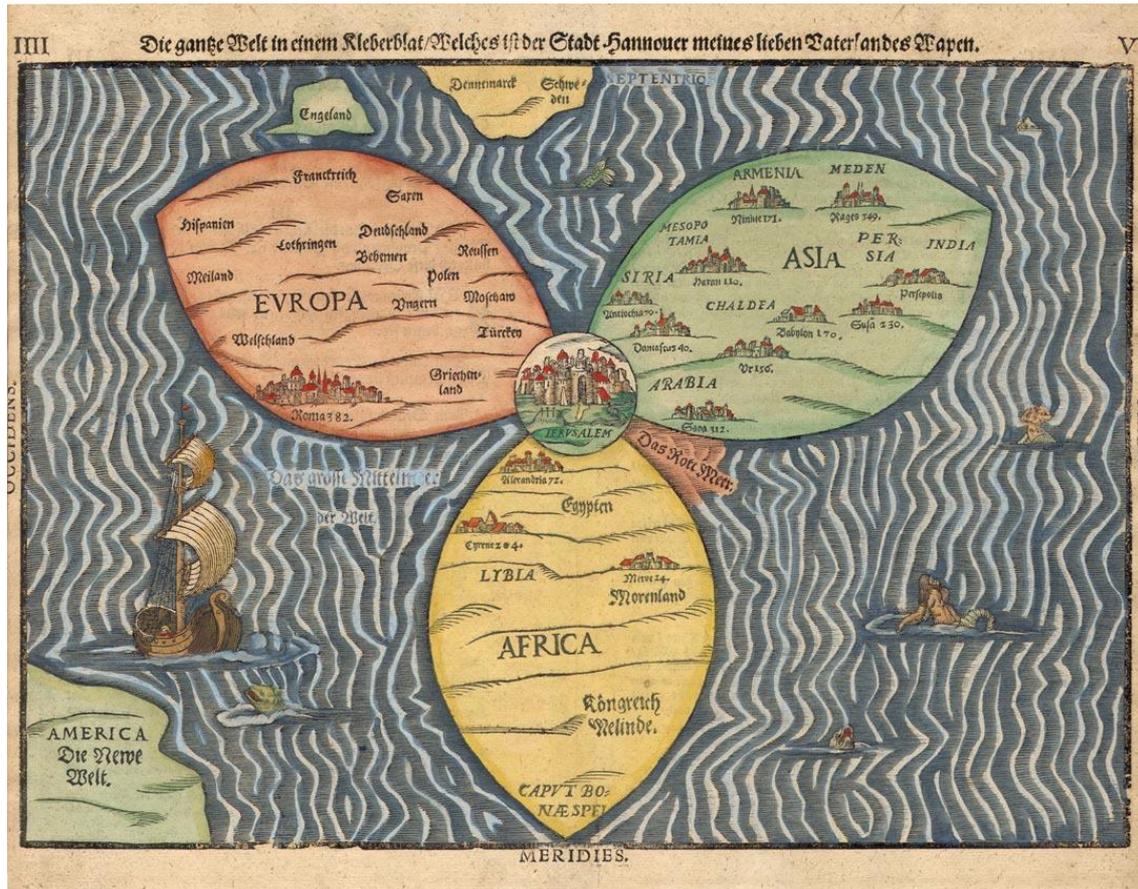
Dans cette carte il est parfaitement mis en évidence que la répartition des hommes sur terre répond aussi à des logiques climatiques et environnementales. Les hommes vivent ainsi essentiellement dans les latitudes tempérées où les conditions de vie, de travail, sont les plus évidentes. Remarquons au passage que le modèle en vigueur est toujours celui du disque plat, et au-delà duquel se situe le vide, l'inconnu (le monde des dieux ; passage du profane au sacré).

La carte suivante expose très clairement le système géocentrique : la terre évolue au centre de l'univers et tout gravite autour d'elle. Ce géocentrisme est donc très fortement

marqué aussi par l'anthropocentrisme. Il s'agit ici d'un extrait de *L'Harmonia Macroscmica* d'Andreas Cellarius (1660/61). La carte met en avant les signes du zodiaque et le système solaire avec la Terre en son centre, selon le système de Ptolémée. La terre ainsi présentée n'est plus plate mais ronde et autour d'elle évoluent les éléments.



Il est également possible de trouver des modèles qui poussent encore plus loin le principe de l'anthropo-géo-centrisme. La carte suivante est ainsi emblématique d'une représentation anthropo-théo-centrée. Certes caricaturale, elle permet cependant de voir aussi quelles étaient les systèmes de pensée et de représentation à l'œuvre il y a quelques siècles encore.



Dans cette carte d'Heinrich Bünting (1545-1606), il est écrit : « *Die ganze Welt in einem Kleberblat Welches ist der Stadt Hannover meines lieben Vaterlandes Wapen* ». La traduction française est la suivante : « *Le monde entier dans un trèfle qui est la forme de l'écusson d'armes de ma chère patrie, la ville de Hanovre* ». On retrouve ici le modèle initial de la carte « T dans O », avec la mise en évidence surtout des 3 principaux continents, et, rejetés en périphérie, les Amériques et le Groenland. Le trèfle, en plus d'être l'écusson d'armes de la ville de Hanovre, est aussi une référence directe à la Sainte Trinité. Au centre de ce trèfle se trouve la ville de Jérusalem, haut lieu religieux.

À l'époque l'on vit encore avec de nombreuses croyances, mythes et autres superstitions. La nature ayant horreur du vide, la cartographie se propose alors de combler ces vides en y intégrant des monstres marins et autres créatures merveilleuses. Au-delà de l'espace connu, habité (l'œcoumène des géographes), il y a le monde de l'ailleurs, de l'étrange, des monstres, des dieux. L'imaginaire prend le pas sur la connaissance scientifique avérée et les cartographes peuvent ainsi laisser libre cours à leur imagination. La carte présentée ici est une carte marine d'Olaus Magnus (1539).

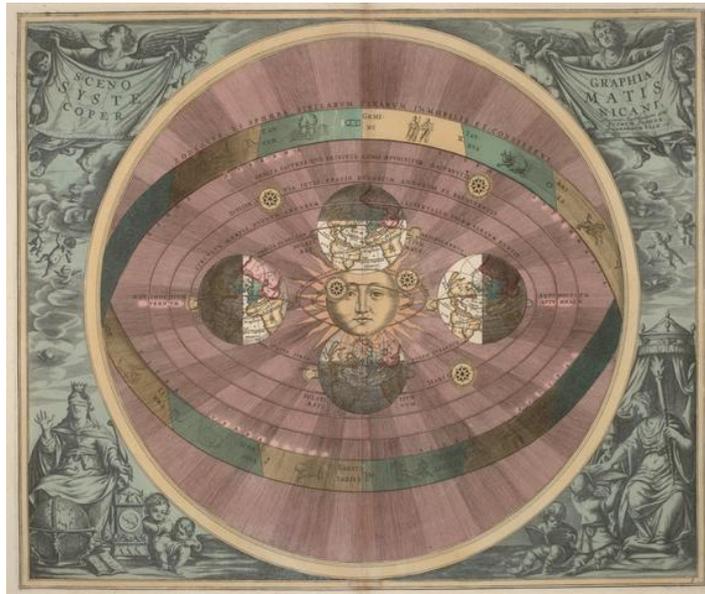
Dans la légende il est écrit : « *carte marine et la description des terres septentrionales, de leurs merveilles, tracée avec diligence à Venise en l'an 1539 avec l'assistance généreuse du*

très honorable seigneur Hieronimus Quirino ». La carte ainsi dessinée est tout aussi importante pour la représentation des espaces imaginaires que pour la qualité des contours tracés. L'espace marin est peuplé de créatures merveilleuses qui alimentent les fantasmes marins. Ces monstres à mi-chemin entre réel et imaginaire assurent la transition entre le monde connu et l'espace inconnu, entre la vie et la mort, entre l'ici et l'ailleurs.



Le premier modèle de carte héliocentrique, reposant sur la théorie de Copernic, date de 1510. À partir de cette date, Nicolas Copernic (1473-1543) développe une théorie selon laquelle la terre n'est pas au centre de l'univers. Le soleil est ainsi au centre d'un système autour duquel gravite des planètes, dont la terre. Ce modèle, qui aura beaucoup de mal à s'imposer (notamment auprès d'une église qui n'accepte pas la remise en cause d'un dogme aussi ancien), sera développé et défendu plus tard par Galilée (1564-1642). Nous assistons là à une puissante révolution paradigmatique qui va fortement transformer les modèles de pensée. Pour autant, et comme nous l'avons souligné auparavant, il faudra beaucoup de temps pour que ce modèle s'impose, notamment auprès de l'église (qui ne l'accepte et ne le reconnaît que durant la seconde moitié du 18^{ème} siècle). Ainsi, deux modèles paradigmatiques peuvent évoluer au même moment, être concurrents, l'un aller à l'encontre de l'autre. Ce sont des

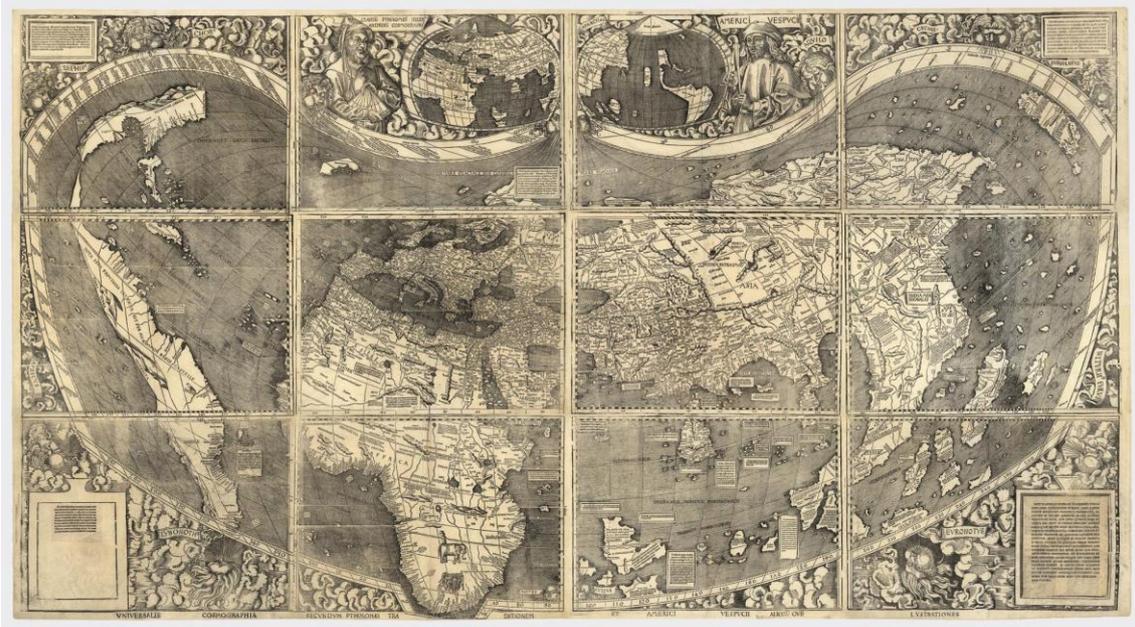
modèles qui s'opposent, à la fois dans l'espace et dans le temps. Les modèles paradigmatiques dépendent aussi fortement des systèmes culturels et religieux. Si la religion n'accepte pas une connaissance scientifique, alors cette dernière aura toujours du mal à s'imposer. Tel est l'exemple notamment du retour en force de la pensée créationniste aux U.S.A. qui remet directement en cause la théorie de Darwin.



Trois ans plus tôt, en 1507, est publiée la « *Cosmographia Universalis* », la première carte du monde où le nouveau continent est appelé « *Amérique* » (Bibliothèque Municipale de Saint-Dié-des-Vosges). Toujours européocentrée, cette carte présente en périphérie le nouveau continent, aux frontières incertaines. Le monde passe ainsi de 3 à 5 continents identifiés. Cette première mention de l'Amérique est faite par le créateur de cette carte, Martin Waldseemüller ; ce dernier forge le nom à partir du navigateur Amerigo Vespucci (1454-1512).

Nous assistons ainsi en l'espace de quelques années à des découvertes majeures qui transforment profondément notre rapport à l'espace, l'idée que l'on se fait de la place de l'homme sur terre. Ces transformations majeures sont d'ailleurs à l'origine du passage du Moyen-Âge à l'Époque Moderne. 3 dates notamment retiennent notre attention :

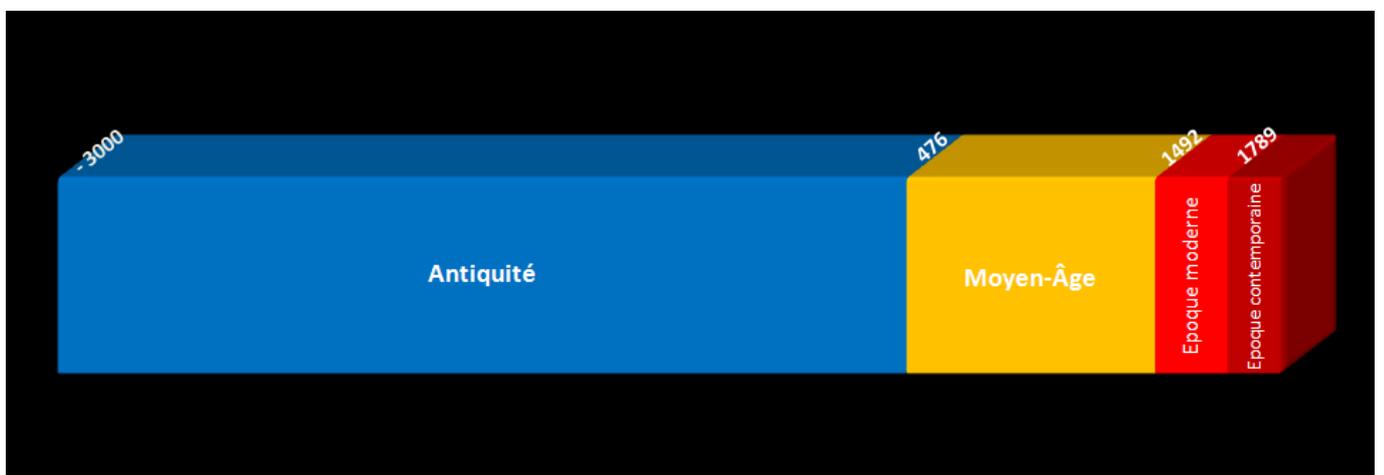
- 1492 : Découverte du nouveau Monde, par Colomb. Pour Colomb, la terre est bien ronde.
- 1510 : Révolution Copernicienne.
- 1519-1522 : Magellan boucle la première expédition autour du Monde.



Le passage du Moyen-Âge à l'Époque Moderne marque aussi le début de la modernité, cette modernité qui semble aujourd'hui montrer ses limites (ne parle-t-on pas de « postmodernité » ?). Car le constat est bien net :

- La terre est bien ronde... et non plate.
- Il existe un autre continent. Cette découverte marque aussi la fin d'un modèle qui ne peut plus être exclusivement européen centré.
- La terre n'est pas au centre de l'univers : l'on passe du géocentrisme à l'héliocentrisme.

Les regards sont donc modifiés. Du moins, ils tendent progressivement à se modifier compte tenu des découvertes qui ont été faites et de la transmission de ces découvertes auprès d'un large public. Car il faut du temps pour qu'une révolution paradigmatique s'opère.



Le découpage de l'Histoire en grandes périodes permet justement de mettre en évidence les transformations majeures qui se sont opérées dans le temps, et qui marquent le passage d'une époque à l'autre. Il est ainsi possible de situer le début de l'histoire, c'est-à-dire la partie de notre passé que l'on peut reconstituer grâce à des traces écrites, à environ 3000/3500 ans avant J.-C. La fin de l'Antiquité (romaine ici) est marquée en 476 par la chute de l'empire romain d'occident. L'Antiquité alors présentée dure ainsi environ 4 millénaires, pour laisser la place (toujours en Europe) au Moyen-Âge qui prend fin en 1492, notamment avec la découverte de Christophe Colomb et la chute du royaume de Grenade qui marque la fin aussi de la Reconquête espagnole. Cette période médiévale s'écoule sur un millénaire et laisse place à l'Époque Moderne. Entre le Moyen-Âge et l'Époque Moderne, une période de transition (culturelle, artistique, littéraire) appelée Renaissance se développe sur 2 siècles environ, du début du XV^{ème} siècle au début du XVII^{ème} siècle. L'Époque Moderne se termine par une date importante pour nous, celle de la Révolution Française, même si certains lui préfèrent 1815, avec la chute de Napoléon I^{er} et le Congrès de Vienne. 3 siècles seulement composent cette nouvelle période où le temps semble s'accélérer. La quatrième et dernière période est enfin celle l'Époque Contemporaine, donc de 1789 à nos jours.

Il est évidemment impossible de prévoir la date exacte de sa fin, mais force est de constater que nous pouvons déjà apercevoir les prémices d'une future révolution paradigmatique. Et l'écologie humaine témoigne justement de cette évolution complexe qui fait que notre rapport à l'espace et au temps change. L'écologie s'est d'abord construite sans l'homme, puis contre l'homme. L'écologie que nous proposons maintenant souhaite justement se faire avec et pour l'homme.

Les questions au fondement des problématiques abordées en géographie et en écologie humaine

La géographie et l'écologie ont des problématiques initiales qui se croisent. Il est nécessaire de revenir rapidement sur ces questionnements communs, qui permettent d'appréhender autrement l'histoire et le développement de chacune de ces disciplines (si l'on peut considérer l'écologie humaine comme une discipline ; nous y reviendrons). Nous nous inspirons ici de l'ouvrage de Clarence J. Glacken, *Histoire de la pensée géographique* (1967) :

- « *La terre, environnement à l'évidence bien adapté à l'homme et à la vie organique, est-elle une création intentionnelle ?* » (Homère, Hésiode, Ptolémée).

- « *Ses climats, ses reliefs, la configuration de ses continents ont-ils influencé la nature morale et sociale de ses habitants, et ont-ils déterminé le caractère et la nature humaine elle-même ?* » (Hippocrate, Bodin, Montesquieu).

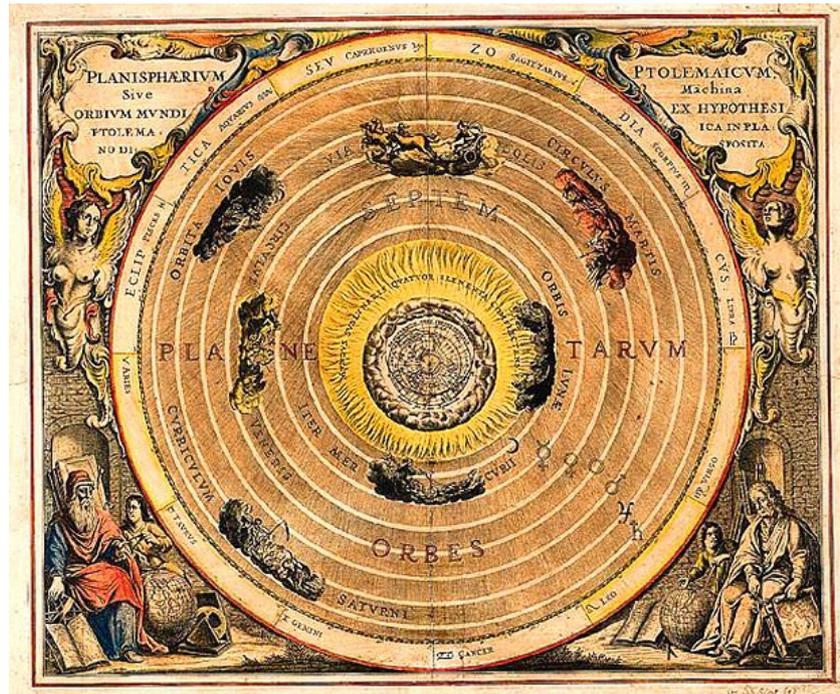
- « *Dans sa longue occupation de la terre, l'homme l'a-t-il modifiée par rapport à ses hypothétiques conditions originelles ?* » (Platon, Club de Rome).

Les trois questions soulevées ici mettent en évidence une progression dans la représentation des différents rapports de l'homme à la terre. La première interrogation pose la question de la création de la terre et renvoie au débat toujours d'actualité (malheureusement) : le créationnisme. Cette vision théologique (et par conséquent téléologique, celle de la finalité) rappelle le poids du dogme et de la croyance dans l'écologie. Nous y reviendrons par la suite plus longuement, en abordant la question des mythes fondateurs à l'œuvre dans certains propos écologistes actuels.

La publication de l'ouvrage de Darwin, à la base de la remise en cause du dogme religieux considérant intentionnelle la création de la terre, constitue justement une révolution paradigmatique majeure, celle du basculement de la croyance religieuse vers la science (qui à de certains égards peut apparaître évidemment comme une nouvelle religion). Ce basculement aujourd'hui n'est pas encore totalement opéré, et il est possible chaque jour de voir les manifestations d'une partie de la population qui n'accepte toujours pas cette réalité scientifique.

Dans cette première interrogation, l'on voit bien que l'on se situe surtout dans la philosophie antique : l'homme est au centre du monde, la terre au centre de l'univers car c'est dieu qui l'a décidé ainsi. De plus, la terre étant un objet parfait, elle ne peut être que ronde. Voilà signalé un premier paradoxe où, bien avant les preuves apportées au début du XVI^{ème} siècle, l'on considérait déjà la terre bien ronde, mais pour d'autres raisons. C'est partant de cette croyance que Ptolémée (90-168 après J.-C.) va essayer de calculer la circonférence de la terre et jeter les bases du géocentrisme. Pourtant, Aristarque (310-230 avant J.-C.) supposait déjà que la Terre tournait sur elle-même et autour du Soleil. Ses idées, considérées comme inconcevables n'ont jamais été acceptées. Elles allaient à l'encontre du dogme religieux alors en vigueur. La religion ayant plus de poids que la science à cette époque, les travaux de ce dernier sont alors tombés dans l'oubli.

Ptolémée est considéré comme le père de la géographie. Son œuvre est d'une importance majeure dans l'histoire des idées, puisqu'on retrouvera sa pensée jusqu'à la fin de la période médiévale et au début de la période moderne, avant que d'autres modèles ne viennent bousculer la théorie en place.



Dans la deuxième interrogation est évoqué directement ce que l'on appelle le déterminisme en géographie. La géographie, la géologie, le climat, l'environnement ont-ils une influence directe sur les hommes, leur répartition dans l'espace, l'évolution de leur comportement, de leur société ? Y-a-t'il finalement une relation de cause à effet entre la terre et l'homme. Dans cette perspective, l'homme est encore considéré ici comme un être de nature. La culture, envisagée ici comme la distance que l'homme a su prendre avec la terre, est réduite à l'essentiel : il prend conscience de sa dépendance relative à l'environnement, l'espace, le milieu dans lequel il évolue. L'homme en plus d'être une créature de Dieu est donc un être de nature ; la nature ayant été créée par Dieu, cette dernière ne peut qu'influencer l'homme dans ses agissements.

Dans la troisième interrogation, l'on procède à une distanciation plus importante entre l'homme et la terre. L'homme n'est plus directement lié à la terre, mais l'on s'interroge sur sa capacité à la transformer. La logique est donc inverse à celle présentée précédemment. L'homme, désormais être de culture (culture *vs* nature) a atteint un tel degré de développement qu'il est en capacité de modifier profondément (et durablement) la terre, l'environnement qui l'a vu naître. Les interrogations écologiques actuelles reposent justement sur ce questionnement fondamental des rapports de l'homme à la terre.

Jusqu'au XVIII^{ème} siècle, des problématiques confondues

Jusqu'au XVIII^{ème} siècle, toutes ces questions, ces problématiques, s'entrecroisent. Aucune discipline véritablement définie ne repose encore sur ce paradigme. Du milieu du XVIII^{ème} siècle au milieu du XIX^{ème} siècle, une période axiale unit encore à cette époque la

géographie et ce qui sera appelé plus tard l'écologie (humaine ; voir Raffestin, 1992). Si l'écologie politique est récente, l'écologie en tant que discipline est beaucoup plus ancienne. Deux dates importantes marquent ainsi la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle :

- Charles Darwin (1809-1882) publie *De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle* (1859).
- Ernst Haeckel (1834-1919) propose le terme Écologie (1866). L'écologie (du grec *oïkos*, *oïkos*, maison, habitat ; et *λόγος*, *logos*, science, connaissance) est « la science des relations des organismes avec le monde environnant, c'est-à-dire, dans un sens large, la science des conditions d'existence » (Haeckel, 1874).

Cette écologie est explicitement darwinienne. Haeckel le précise d'ailleurs à deux reprises :

- « L'œcologie ou distribution géographique des organismes, est la science de l'ensemble des rapports des organismes avec le monde extérieur ambiant, avec les conditions organiques et anorganiques de l'existence » (Haeckel, 1868).
- « [...] en un mot, l'œcologie est l'étude de ces interrelations complexes auxquelles Darwin se réfère par l'expression des conditions de la lutte pour l'existence. » (Haeckel, 1870).

De l'écologue au géographe

Les géographes créent à la fin du XIX^{ème} siècle le terme de « géographie humaine ». Le terme d'« écologie humaine » a été proposé en 1922 par Barrows (Harlan H.) : *Geography as human ecology*², mais le premier grand ouvrage d'écologie humaine est celui de Park et Burgess : *The City. Chicago*, 1925, Park (Robert E.), Burgess (E. W.). Au début du XX^{ème} siècle, les notions d'« écologie humaine » et de « géographie humaine » tendent cependant à se confondre.

Le mot « écologie » a été introduit notamment par Paul Vidal de la Blache, fondateur de l'école française de Géographie, ce dernier s'inspirant particulièrement des travaux de Friedrich Ratzel, géographe allemand fondateur de l'anthropogéographie. Néanmoins il faut souligner que :

- L'écologie relève historiquement des sciences de la vie et de la terre.
- La géographie relève historiquement des sciences de l'homme et de la société.

L'écologue étudie les écosystèmes (*biotope + biocénose*) alors que le géographe étudie les milieux géographiques anthropisés (*l'Homme et la Terre*). Or l'écologie humaine se situe

² Annals of the Association of American Geographers, vol 13, 1922, p. 1-14

parfaitement à l'interface entre géographie et écologie (*l'Homme est la Terre*). Elle n'est pas une discipline : l'écologie humaine étudie les rapports complexes de l'homme avec son environnement, de l'homme dans son milieu (physique, économique, social et humain). Et son approche est fondamentalement transdisciplinaire.

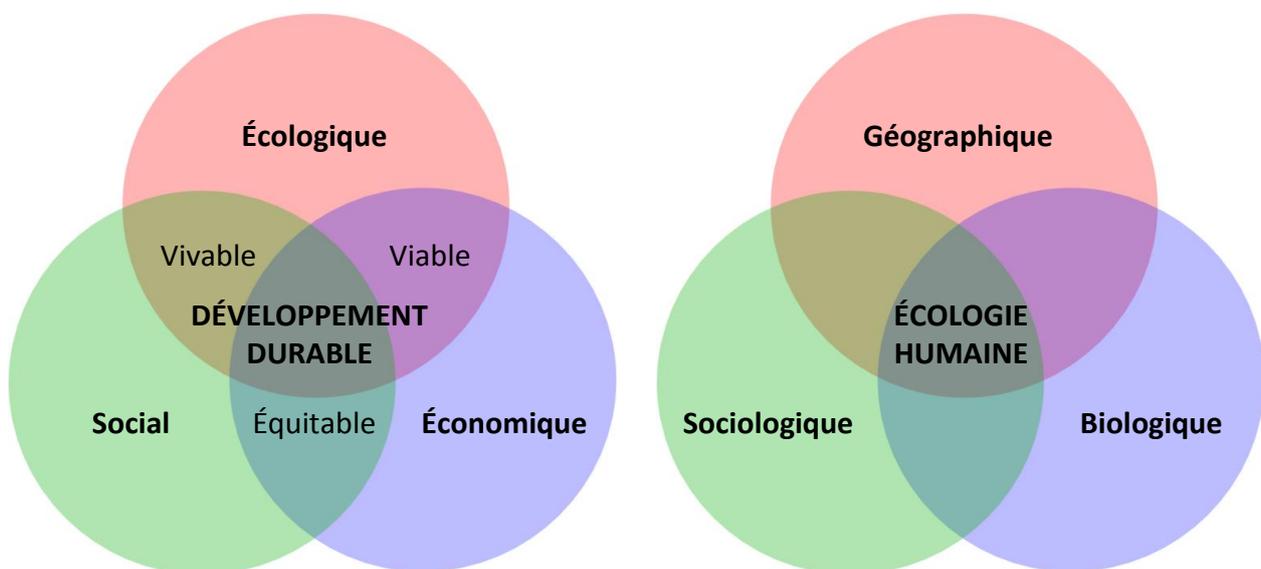
Appréhender les relations complexes qui unissent l'homme à la terre nécessite de s'interroger également sur les échelles géographiques à partir desquelles nous voulons travailler. Or, et comme le montre le schéma suivant, à chaque discipline, à chaque approche correspond une échelle bien précise. De plus, il est intéressant aussi de remarquer comment le même terme peut être utilisé pour définir des espaces bien différents. L'un des termes les plus polysémiques est celui de région. Chez le géographe, la région renvoie à des logiques spatiales aux contours incertains, à l'inverse du politique dont la région administrative n'est qu'un empilement de départements, eux-mêmes étant un héritages incertains des anciennes provinces d'ancien régime. Quant à l'écologie, l'écorégion repose sur des logiques bien éloignées de celles développées par le géographe et le politique. Il en résulte une confusion d'autant plus généralisée que nous devons penser aussi l'espace au travers de ces filtres (déformants).

Le Géographe	<i>Exemple</i>	Le Politique	<i>Exemple</i>	L'Écologue	<i>Exemple</i>
<i>Parcelle</i>	Un champ, une maison	<i>Parcelle</i>	L'unité cadastrale	<i>Écotope</i>	Une touffe de roseaux
<i>Îlot</i>	Un versant, un groupe de maisons	<i>Îlot</i>	Un groupe de maisons	<i>Géotope</i>	La berge d'un fleuve
<i>Quartier</i>	Le quartier d'un ville	<i>Quartier Commune</i>	Pau	<i>Géofaciès</i>	Embouchure d'un fleuve
<i>« Pays »</i>	Plusieurs villages regroupés autour d'une ville ; logique culturelle et linguistique : Pays Basque	<i>Canton</i>	Canton de Pau Nord	<i>Géosystème</i>	Plaine de Catane, en Sicile

Région	Notion la plus polysémique : Corse, Sicile...	Département	Pyrénées-Atlantiques	/	/
Province	Région historique	Région	Aquitaine	Écorégion	L'écorégion de la Toundra
Domaine	Domaine méditerranéen, alpin	État	France	Biome	/
Zone	Zone tempérée, tropicale	Continent	Europe	Écozone	L'écozone afrotropicale
Histoire	Terre	Terre	Terre	Biosphère	Terre

D'un modèle à l'autre : du Développement Durable à l'Écologie Humaine

Le Développement Durable, tel qu'il est représenté aujourd'hui (notamment au travers du schéma reproduit ci-dessus) souhaite articuler la dimension écologique, la dimension sociale et la dimension économique. À l'interface entre ces 3 ensembles il est alors possible de construire un développement qui soit durable. L'écologie humaine permet d'appréhender justement ce développement qui se veut durable (à défaut, pour le moment, de trouver un autre terme plus approprié) en croisant aussi les approches : géographique, anthropo/sociologique et géo/biologique. Ainsi, plus que du développement durable, c'est un écologie humaine qu'il faut mettre en pratique.



De l'écologue à l'écologiste : de la science au militantisme

Il y a une distinction fondamentale à souligner entre d'une part l'écologue, et d'autre part, l'écologiste. L'écologue étudie les écosystèmes (*biotope + biocénose*). C'est un scientifique. Or, l'écologiste est souvent un partisan de l'écologisme. Son action vise à défendre les intérêts de la nature par différents biais. C'est un militant. Mais ce dernier peut également incarner le versant politique de l'action écologique (Les « Verts ») ou associatif (Greenpeace, LPO par exemple). D'où la confusion, le mot recouvrant deux réalités distinctes, parfois complémentaires, parfois opposées. Un écologue peut être aussi un écologiste, mais tous les écologistes ne sont pas des écologues.

Le Développement Durable : un constat ancien

Contrairement à l'idée répandue, le principe d'un développement qui soit durable ne date pas d'hier. Ainsi, en 1811, dans son *Dictionnaire général raisonné et historique des Eaux et Forêts* Jacques Joseph Baudrillard propose la définition suivante de l'aménagement : « *C'est l'art de diviser une forêt en coupes successives ou de régler l'étendue ou l'âge des coupes annuelles, de manière à assurer une succession constante de produits pour le plus grand intérêt de la conservation et de la forêt, de la consommation en général et du propriétaire* ». 50 ans plus tard, Adolphe Parade dans *Notice historique sur l'art des aménagements* (1860) développe ainsi sa définition : « *L'art d'aménager les forêts est né d'un besoin d'ordre et de la préoccupation de sauvegarder les nécessités de l'avenir, tout en donnant satisfaction aux exigences du présent* ». Il suffit de rajouter « *générations futures* » à cette définition et de l'étendre au-delà des forêts pour obtenir la définition du développement durable telle qu'elle est proposée dans le Rapport Brundtland un siècle plus tard (1987) : « *un développement qui répond aux besoins des générations du présent sans compromettre la capacité des générations futures à répondre aux leurs* ».

Jules Verne, un écologiste avant l'heure

Le constat d'un développement qui doit être durable est donc bien ancien. Il remonte notamment au XIX^{ème} siècle, ce siècle où tout se joue finalement. Il suffit pour s'en rendre compte de lire notamment certains classiques, au premier rang desquels figure Jules Verne. Dans un de ses plus célèbres romans, *Vingt mille lieues sous les mers*, une véritable métaphore écologique avant l'heure, les propos du capitaine Nemo résonnent d'une modernité terrifiante à nos oreilles : « - *Vous aimez la mer, capitaine. - Oui ! je l'aime ! La mer est tout ! Elle couvre les sept dixièmes du globe terrestre. Son souffle est pur et sain. C'est l'immense désert où l'homme n'est jamais seul, car il sent frémir la vie à ses côtés. La mer n'est que le véhicule d'une*

surnaturelle et prodigieuse existence ; elle n'est que mouvement et amour ; c'est l'infini vivant, comme l'a dit un de vos poètes. Et en effet, monsieur le professeur, la nature s'y manifeste par ses trois règnes, minéral, végétal, animal. [...] La mer est le vaste réservoir de la nature. C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finira pas par elle ! Là est la suprême tranquillité. La mer n'appartient pas aux despotes. À sa surface, ils peuvent encore exercer des droits iniques, s'y battre, s'y dévorer, y transporter toutes les horreurs terrestres. Mais à trente pieds au-dessous de son niveau, leur pouvoir cesse, leur influence s'éteint, leur puissance disparaît ! Ah ! monsieur, vivez, vivez au sein des mers ! Là seulement est l'indépendance ! Là je ne reconnais pas de maîtres ! Là je suis libre ! ».

L'inquiétude sur l'avenir de l'humanité se lit dans les propos suivants : « - *D'ailleurs, dit Kennedy, cela sera peut-être une fort ennuyeuse époque que celle où l'industrie absorbera tout à son profit ! À force d'inventer des machines, les hommes se feront dévorer par elles ! Je me suis toujours figuré que le dernier jour du monde sera celui où quelque immense chaudière chauffée à trois milliards d'atmosphères fera sauter le globe ! - Et j'ajoute, dit Joe, que les Américains n'auront pas été les derniers à travailler à la machine » (Cinq semaines en Ballon ; 1863). Comment ne pas reconnaître dans cette déclaration le final du générique *Il était une fois l'homme* ?*

Quant à la disparition programmée de certaines espèces, le constat est lui aussi ancien et amer : « - *Mais à quelle cause attribuez-vous cet abaissement notable dans l'exportation des fourrures ? demanda Mrs. Paulina Barnett. – Au dépeuplement que l'activité, et j'ajoute, l'incurie des chasseurs a provoqué sur les territoires de chasse. On a traqué et tué sans relâche » (Le Pays des fourrures ; 1873) ; « Mais, que les Américains prennent garde de se livrer à une destruction exagérée !... Peu à peu les baleines deviendront rares sur ces mers du Sud, et il faudra les pourchasser jusqu'au-delà des banquises » (Le Sphinx des glaces ; 1897).*

Une écologie culpabilisatrice : les grands mythes fondateurs

Les messages écologistes qui sont actuellement délivrés tendent souvent à culpabiliser l'homme, à le rendre responsable de tout ce qui se passe actuellement sur Terre. Il faut pourtant dépasser le catastrophisme ambiant en prenant plus de recul. Il est ainsi possible de dégager 6 mythes principaux qui articulent les systèmes de pensées actuels en matière d'écologie³.

³ Yanni Gunnell (2009). Écologie et société. Repères pour comprendre les questions d'environnement. Colin, 432 p.

I – L'équilibre de la nature

Dans ce premier mythe, le postulat de départ est celui qu'avant la technologie et la science modernes régnaient sur terre l'harmonie et l'équilibre. Alors livrée à elle-même, sans perturbation extérieure, la nature tendait vers un équilibre stable et durable.

II – Le mythe du bon sauvage

Ce deuxième mythe complète le premier, en partant du principe que les peuples dits « primitifs » (premiers) connaissaient et appliquaient le secret d'une existence harmonieuse et durable avec la nature. La société moderne serait venue ainsi briser cet équilibre précaire et initial. Il s'agit du mythe développé par Montaigne, que l'on retrouve également décliné chez Rousseau (critiquant surtout le XVIII^{ème} S.).

III – La planète empoisonnée

Dans ce troisième mythe, l'on suggère que l'homme, la société, depuis les dernières révolutions industrielles, pollue la terre, l'empoisonne notamment avec des produits chimiques face auxquels la nature est sans défense. L'homme, responsable de ces actes, est donc le seul à pouvoir agir. En agressant la terre, l'homme finit par s'agresser lui-même. Le cercle devient vicieux et se referme sur lui, comme un piège à rebours.

IV – La stabilité du climat et des écosystèmes

Dans ce quatrième mythe, l'accent est porté sur les impacts de la technologie, aux conséquences planétaires. L'égoïsme de l'homme, sa volonté de toujours produire plus, se retourne finalement contre lui, avec le châtement suprême du réchauffement global comme punition divine. Ce quatrième mythe complète bien évidemment le troisième mythe.

V – L'extinction des espèces

Dans ce cinquième mythe, l'homme est considéré comme l'unique responsable du plus fort taux d'extinction d'espèces depuis la disparition des dinosaures, il y a 65 millions d'années. Ce que la nature faisait seule avant, l'homme est désormais capable de le faire. La culture vient détruire la nature. La disjonction homme *vs* nature est portée ici à son paroxysme.

VI – La complexité

Dans ce dernier mythe, l'on suppose que les systèmes naturels sont d'une complexité extrême, telle qu'il est alors impossible de prédire les conséquences de l'intervention humaine et le degré de responsabilité des hommes dans les phénomènes que nous observons actuellement (théorie du chaos, effet papillon, imprévisibilité des systèmes complexes).

Le poids du mythe

Les différents mythes que nous avons présentés sont tous fortement influencés par les mythes religieux, moralisateurs (péché, rétribution). On y retrouve évidemment le mythe du Jardin d'Éden, le mythe de Prométhée, le Déluge, l'Arche de Noé, le bon sauvage, etc. L'homme est ainsi présenté comme le perturbateur d'un ordre harmonieux qui prévalait avant que la société ne "dénature" la terre. Or, les conséquences de ses actions sont potentiellement (et présentées comme telles) irréversibles. L'homme ne serait plus, finalement, un être de nature, mais essentiellement un être de culture. Apparaît ainsi un paradigme disjonctif au cœur de nos conceptions environnementales et écologiques : l'homme *vs* culture.

Une écologie *in*-humaine : la Deep Ecology, ou l'écologie radicale

Il existe ainsi depuis quelques décennies un courant écologique qui exclut l'homme de l'environnement, de la nature, le considérant comme l'unique responsable du désordre actuel. Ce courant de pensée et d'action existe actuellement sous le terme de « *Deep Ecology* » (*Écologie profonde, radicale* ; A. Naess, 1972). Les partisans de la *Deep Ecology* considèrent les hommes comme les responsables des désordres écologiques auxquels nous assistons. L'écologie profonde place ainsi la nature au-dessus de l'homme : les partisans de cette écologie radicale font notamment de la nature un sujet de droit. Dans cette écologie, l'homme est finalement exclu de la nature. L'écologie, c'est la terre, la nature, sans les hommes (ou très peu).

Une écologie plus humaine : l'écologie humaine

À l'inverse de l'écologie radicale, l'écologie humaine propose justement de remettre l'homme au centre des problématiques écologiques, environnementales. Pour l'écologie humaine, l'homme est la solution de nos problèmes environnementaux. S'il a des droits, il a aussi des devoirs. Nous ne sommes plus dans le paradigme disjonctif l'homme *et* la terre (Culture *vs* Nature) mais dans le paradigme suivant : l'homme *est* la terre. L'homme ne peut être tenu pour l'unique responsable des désordres auxquels nous assistons pour la simple et bonne raison qu'il nous manque le recul nécessaire pour appréhender objectivement ce qui se

passé. Les réalités géologiques, climatiques nous dépassent encore et il est difficile de mesurer le véritable rôle de l'action humaine dans des processus qui se déroulent sur le long terme. Pour autant la réalité de l'action de l'homme n'est plus à démontrer : l'homme a agi, et il agit encore en détruisant l'environnement dans lequel il évolue. S'il a des droits (celui de se nourrir, de manger, de boire, de consommer raisonnablement), il a aussi des devoirs (celui de protéger l'environnement qui l'a vu naître afin de le transmettre aux générations futures).

L'écologie humaine est ainsi une solution, parmi d'autres évidemment, aux différentes problématiques environnementales que nous connaissons depuis plusieurs décennies. L'écologie humaine souhaite donc dépasser ce paradigme disjonctif de l'humanisme classique : *Homme vs Nature*. L'écologie humaine étudie les sociétés, les groupes d'hommes et leurs interrelations, leurs interactions avec leur environnement (physique, économique, humain, social). C'est la science de l'« habiter », ou comment l'homme habite le monde, son monde, comment il le pense, il l'imagine, il le représente, il veut le transmettre. L'écologie humaine relève ainsi plus de la méthode, de l'approche, que d'une science à proprement parler. De l'homme *et* la nature nous passons à l'homme *est* la nature. Pour autant, cette attitude est elle aussi bien plus ancienne qu'on ne peut l'imaginer. Et une fois de plus c'est un homme du XIX^{ème} siècle qui tient les propos les plus justes.

Élisée Reclus, ou l'écologie humaine avant l'heure

Géographe, anarchiste, libertaire, Élisée Reclus (1830-1905) peut-être considéré comme un des pionniers de l'écologie humaine⁴. Sa formule « *La Géographie n'est autre chose que l'Histoire dans l'Espace, de même que l'Histoire est la Géographie dans le Temps* » s'accompagne d'une citation qui témoigne il y a plus d'un siècle déjà de la nécessité de dépasser le paradigme disjonctif que nous soulignons auparavant : « *L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même* » (Élisée Reclus, *L'Homme et la Terre*, 1905). Quant à la préface de son ouvrage, elle constitue un manifeste pour l'écologie humaine telle que nous la présentons ici : « *Il y a quelques années, après avoir écrit les dernières lignes d'un long ouvrage, la Nouvelle Géographie Universelle, j'exprimais le vœu de pouvoir un jour étudier l'Homme dans la succession des âges comme je l'avais observé dans les diverses contrées du globe et d'établir les conclusions sociologiques auxquelles j'avais été conduit. Je dressai le plan d'un nouveau livre où seraient exposées les conditions du sol, du climat, de toute l'ambiance dans lesquelles les événements de l'histoire se sont accomplis, où se montrerait l'accord des Hommes et de la Terre, où les agissements des peuples s'expliqueraient, de cause à effet, par leur*

⁴ Voir à ce titre l'article de Philippe Pelletier : <http://www.monde-diplomatique.fr/2009/01/PELLETIER/16638>

harmonie avec l'évolution de la planète. Ce livre est celui que je présente actuellement au lecteur ».

Il est donc évident que pour appréhender objectivement et sereinement la révolution écologique à laquelle nous assistons, il faut savoir avant tout prendre du recul et relire le passé, notre histoire. Tous les signes, les prémices d'une révolution paradigmatique sont réunis. Mais la difficulté est de savoir vers quel monde nous tendons. Les révolutions paradigmatiques sont toujours difficiles à analyser, surtout quand nous les vivons directement. Cependant une chose est évidente : il ne faut pas penser l'homme *et* la terre, mais bien l'homme *est* la terre. Et cette réflexion existe depuis au moins un siècle. Les réponses à nos questions sont souvent inscrites dans notre histoire. Il faut juste se donner la peine de se repencher sur un passé que l'on a trop souvent tendance à oublier, à négliger. Si l'écologie que nous souhaitons est humaine c'est parce qu'avant tout elle intègre l'homme et la terre, mais aussi l'espace et le temps.

Bibliographie sommaire

- Ferry Luc. *Le nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*. Paris : Grasset, 1992. 275 p.
- Jacquard Albert. *De l'angoisse à l'espoir. Leçons d'écologie humaine*. Calmann-Lévy, 2004. 119 p.
- Kuhn Thomas. *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion, 1983. 284 p.
- Morin Edgar. *Le paradigme perdu : La nature humaine*. Paris, Seuil, 1979. 246 p.
- Morin Edgar. *Introduction à la pensée complexe*. Paris, Seuil, 2005.
- Raffestin Claude. « Géographie et écologie humaine ». *Encyclopédie de Géographie*, pp. 23-36, 1992.

Les illustrations appartiennent au domaine public.

Pour en savoir plus : <http://web.univ-pau.fr/RECHERCHE/CIEH/>